

# SAINT LUCIEN D'ANTIOCHE, MARTYR



L'an 312

Fêté le 15 octobre

Ce grand personnage était Syrien de nation, d'une famille illustre de la ville de Samosate. Ses parents, qui étaient chrétiens, prirent un soin particulier de l'élever en la crainte de Dieu, et de lui faire apprendre les maximes de la vraie piété et de la religion chrétienne. Il demeura néanmoins orphelin de père et de mère à l'âge de douze ans, et dès lors, jugeant que la vie religieuse était un port assuré contre les orages du monde, il se retira chez un saint personnage appelé Macaire, qui faisait profession d'interpréter les saintes Ecritures en la ville d'Edesse. Lucien profita si bien à cette école, qu'il se prescrivit dès lors une façon de vivre très austère de sorte que pour ses mets les plus délicieux, il n'usait que de pain sec d'herbes crues et de racines et, quelle que fût la rigueur du froid en hiver, il ne s'approchait jamais du feu. L'oraison et le silence étaient ses plus familiers entretiens, et s'il lui échappait quelquefois une parole de la bouche, elle n'était puisée que dans les saintes Ecritures.

Avançant de plus en plus en âge et en vertu, il se fit ordonner prêtre en la ville d'Antioche et pour être plus utile au public, il entreprit d'instruire la jeunesse, tant dans les belles-lettres que dans la pratique de la piété. Pour cet effet, il tint école ouverte, à l'exemple de son maître saint Macaire, afin que tous ceux qui voudraient jouir du fruit de ses travaux, le pussent faire sans aucune difficulté. Et, pour avoir de quoi faire l'aumône aux pauvres, il s'acquittait une telle facilité de bien écrire, qu'il y gagnait assez pour son entretien et celui des autres. Il entreprit, de plus, un ouvrage très difficile car, ayant observé que les hérétiques, traduisant diversement les livres sacrés, y avaient glissé beaucoup d'erreurs, il résolut d'en revoir toutes les traductions, et d'en faire une toute nouvelle de l'hébreu en grec cette édition mérita l'estime universelle, et fut très utile à saint Jérôme, qui rapporte que l'on s'en servait dans l'Eglise d'Orient, particulièrement depuis Constantinople jusqu'à Antioche.

Comme notre Saint travaillait ainsi pour la religion, l'empereur Maximin renouvela les édits de ses prédécesseurs Dioclétien et Maximien, et continua de persécuter les fidèles. Sachant que ce très saint prêtre était un des plus fermes soutiens et une des plus fortes colonnes de l'Eglise catholique d'Antioche, et que les fidèles avaient pour lui beaucoup de déférence, il résolut de le faire arrêter; mais le saint homme en ayant avis, pour ne se pas exposer témérairement au péril, sortit de la ville et se retira secrètement dans la campagne, pratiquant en cela le conseil du Sauveur qui a dit à ses disciples : «Quand les hommes vous persécuteront en une ville, fuyez en une autre». Cependant, ayant été dénoncé par un méchant apostat, partisan de l'hérésiarque Sabellius, il fut fait prisonnier et conduit à Nicomédie en 303.

En passant par la Cappadoce, il rencontra quelques soldats de sa connaissance, qui, par crainte ou par la violence des tourments, avaient renoncé au christianisme. Le Saint, animé de ferveur et de zèle, leur fit une si

vive et si charitable remontrance, que, touchés de repentir, ils promirent de ne faire désormais que des actes de bons chrétiens; et de quarante qu'ils étaient, la plupart moururent courageusement pour Jésus Christ; les autres, triomphant de la cruauté des tourments, survécurent à la rage du tyran. Le saint martyr ne produisit pas un moindre fruit, quand il fut arrivé à Nicomédie; il y trouva encore quelques chrétiens qui avaient fait aussi naufrage en la foi, les ramena par ses ferventes exhortations, et les fit rentrer dans le sein de l'Église. Aussi ce très saint prêtre portait ajusta titre le nom de Lucien (qui vient de lux, lumière), brillant par l'éclat de sa foi et de ses vertus, non seulement en lui-même, mais aussi pour les autres.

On croirait que Maximin craignait d'être éclairé par cette lumière, s'il t'interrogeait lui-même; il se couvrit pour ainsi dire d'un voile, et ne parla à Lucien que par interprète. Il lui offrit de se l'associer au gouvernement de l'empire, et de le faire son collègue et son conseil, s'il voulait seulement sacrifier aux idoles; mais le Saint se moquant de ses vaines promesses, protesta hautement qu'il n'en ferait jamais rien. Alors Maximin, passant des promesses aux menaces, le fit conduire en prison, où après plusieurs autres outrages, le saint Confesseur eut à subir d'affreux traitements. On prépara une grosse pièce de bois, percée en quatre endroits différents, et après lui avoir fait entrer les jambes jusqu'aux genoux dans les deux trous de dessus, on les replia cruellement pour les entrer dans les trous de dessous, ce qui lui débouta les os et força horriblement les jointures. Ensuite on lui attacha les mains par-dessus la tête, à une autre pièce de bois, afin qu'étant couché il ne se pût nullement remuer, et la place ayant été couverte de têts de pots cassés, on l'étendit tout nu sur ce lit de douleur pour lui faire souffrir, sans relâche, une torture insupportable. Les bourreaux le laissèrent douze ou quatorze jours en cet état, sans lui donner rien à manger que des viandes qui avaient été présentées aux idoles; mais il eût plutôt souffert mille morts que d'en toucher un seul morceau, s'appuyant sur cette loi qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles, s'il doit en résulter du scandale pour les faibles, et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie.

Cependant la fête de l'Epiphanie approchait, et ses disciples qui le venaient visiter, eussent bien souhaité de le voir libre en ce jour, afin de participer avec lui aux saints mystères de notre rédemption ce que le saint martyr leur promit. En effet, quand le jour fut arrivé, il leur dit que sa poitrine servirait bien d'autel, et eux, d'église, en se rangeant autour de sa personne. Ils apportèrent donc le pain et le vin sur le sein de ce saint prêtre, qui, après les prières accoutumées, les bénit l'un et l'autre, les consacra et reçut la sainte Eucharistie, qu'il fit distribuer ensuite à toute l'assistance. Et ce qui est admirable en cela, c'est que Dieu ne permit pas que, durant tout le temps de cette auguste cérémonie, un seul païen se présentât, qui pût les empêcher de l'achever.

Le lendemain, l'empereur irrité de ce que le martyr vivait si longtemps, envoya voir s'il n'était pas mort; mais, d'aussi loin qu'il aperçut les ministres d'iniquité, il s'écria : *Je suis Chrétien*. Le bourreau, étonné de cette constance, lui demanda de quel pays il était : *Je suis Chrétien*, répondit-il. – *Quel est ta profession ?* répliqua le ministre de Satan. – *Je suis Chrétien*, repartit le saint Martyr. – *Mais qui sont tes parents ?* ajouta encore une fois ce païen. – *Je suis*

*Chrétien*, répondit enfin le généreux Martyr. Il n'eut pas si tôt fait cette dernière profession de foi, qu'il rendit son âme à Dieu ce fut le 7 janvier, de l'an trois cent douze. On croit qu'il resta neuf ans en prison, puisque, au rapport d'Eusebe, il ne reçut la couronne du martyr qu'après la mort de saint Pierre d'Alexandrie arrivée en 311. Saint Chrysoslome a écrit des merveilles sur cette admirable réponse de saint Lucien parce que, dit-il, le disciple de Jésus Christ, en disant qu'il est chrétien, explique parfaitement bien, en un seul mot, quelle est sa patrie, sa famille et sa profession. Sa patrie, parce que, n'en ayant point sur la terre il n'en reconnaît pas d'autre que la Jérusalem céleste sa famille, parce qu'il ne croit pas avoir d'autres parents que les Saints; et, enfin, sa profession, puisque toute sa vie est dans le ciel.

Le tyran écoutant sa rage, même après la mort du saint Martyr commanda qu'on lui attachât une grosse pierre à la main droite, et que son corps fût jeté dans la mer, afin d'en ôter pour jamais le souvenir. Mais le Créateur des eaux le conserva quatorze jours dans cet élément, autant de temps qu'il avait souffert le martyre; et, au quinzième, le Saint apparut à un de ses parents, qui était aussi son disciple, appo)é Oycérius, pour lui dire qu'il s'en allât en un tel endroit du rivage, qu'il lui marquait, et que là il trouverait infailliblement son corps. Glycérius y alla, assisté par quelques autres chrétiens, et ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils aperçurent un grand dauphin qui, portant ce précieux trésor sur son dos, le déchargea à leur vue sur le bord de la mer on put facilement se convaincre que ce dauphin n'était pas un fantôme, mais un vrai poisson, car il expira sur le rivage aussitôt qu'il se fut déchargé, ainsi qu'il paraît par le dernier couplet d'une hymne que l'on chantait autrefois en l'honneur de saint Lucien en voici le sens :

Le dauphin, paraissant, se chargea du Martyr,  
Et voulant à son corps rendre un pieux hommage,  
Le porta sur son dos jusqu'au bord du rivage,  
Où devant tout le monde il mourut de plaisir.

Ce saint corps fut reçu tout entier et sans aucune corruption ni mauvaise odeur, si ce n'est que la main droite en avait été séparée par la pesanteur de cette pierre. Mais Dieu voulant ratifier par un prodige le travail de cette même main qui avait servi à la correction des erreurs introduites dans les versions des saintes Ecritures, fit que, peu de temps après, la mer l'ayant rapportée sur ses ondes, elle fut parfaitement réunie à son corps elle reçut avec lui l'honneur de la sépulture, que ses disciples lui rendirent, autant que le temps et l'occasion le leur permettaient. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, passant depuis par Nicomédie, au retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, eut dévotion d'honorer le sépulcre du saint martyr Lucien afin de le relever davantage, elle fit bâtir en ce même lieu une belle ville qui changea son ancien nom de Drépan en celui d'Hélénopolis, c'est-à-dire la ville d'Hélène, et par le même moyen, elle y fit bâtir un beau temple qui portait le nom du Saint. Mais, dans la suite des temps, l'empereur Charlemagne a fait apporter ses précieuses reliques dans la ville d'Arles, en Provence, après avoir fait bâtir une église en l'honneur du Saint ses riches dépouilles y furent honorablement déposées par Turpin, archevêque de Reims, qui décéda l'an 800, le 2

septembre. Ces reliques, extraites de leurs reliquaires en 93, furent depuis confondues avec d'autres. Mgr Bernet, archevêque d'Aix, a reconnu le tout en 1839, comme étant probablement les restes de saint Lucien et de saint Vincent.

## ÉCRITS DE SAINT LUCIEN, LE SYRIEN.

Saint Lucien a laissé à la postérité plusieurs excellents ouvrages qui sont autant de reliques de son esprit; outre sa version de la Bible,<sup>1</sup> il y a une belle apologie pour la défense de la foi et de la religion chrétienne, que l'on appelle la *Profession de la foi de saint Lucien*, et qu'il fit au moment où Maximin persécutait les chrétiens avec tant de rigueur. (On peut lire cette formule dans Bom Ceillier, p. 75.) Saint Lucien a encore composé divers petits ouvrages sur la foi, et quelques lettres fort courtes dont il ne nous reste que fort peu de choses. Rufin rapporte un fragment dont le P. Colonia, jésuite, Lardner et Bullet ont tiré un heureux parti. Le voici : «Si vous refusez, disait Lucien, de vous en rapporter à mon témoignage sur la divinité de Jésus Christ, vous n'avez qu'à consulter vos annales, et qu'à creuser dans vos fastes et dans vos archives, n vous y trouverez que, du temps de Pilate, pendant que le Christ était mis à mort, le soleil disparut, et l'univers fut enseveli dans les ténèbres en plein midi». Ce saint Martyr n'a pas été si heureux dans ses disciples, car la plupart, laissant la vraie foi, s'attachèrent aux impiétés d'Arius; et leur imprudence poussa même jusqu'à ce point que, pour relever davantage leur secte, ils s'appelèrent Lucianistes, ainsi qu'Arius les qualifiait quand il leur écrivait mais depuis, Marius Victorin les a appelés Ariens. On découvrit néanmoins leur imposture quelque temps après, et on s'assura que jamais saint Lucien n'avait été infecté d'hérésie; cela fut reconnu très évidemment dans un synode tenu à Antioche sous l'empereur Constantin, où la profession de foi du Saint fut présentée par les Ariens mêmes, qui croyaient s'en servir pour autoriser leurs erreurs. Mais on vérifia, par cette même écriture, que saint Lucien croyait à l'identité de la substance du Père et du Fils, et qu'il professait tout ce que les catholiques en croient, bien qu'il n'y usât pas expressément du terme de consubstantialité, parce qu'il n'était pas en usage dans l'église avant le Concile de Nicée. Saint Athanase lui-même, écrivant à Constant, Auguste, appelle Lucien, saint, grand et religieux martyr. L'on ne trouvera pas de moindres éloges dans l'excellent panégyrique que saint Jean Chrysostome a fait en son bonheur.

Le travail de saint Lucien sur l'Ancien Testament se borna, selon quelques-uns, à revoir le texte sur différentes copies des Septante, comparées ensemble; d'autres disent qu'il le corrigea sur l'hébreu, dont il avait une grande connaissance.

Nous apprenons de saint Jérôme qu'il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque celle de saint Lucien, reçue dans les églises d'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche; celle d'Hésychius, adoptée par les églises d'Alexandrie et d'Égypte; enfin celle que saint Pamphile

---

<sup>1</sup> On dit, écrit Dom Ceillier, qu'elle se trouve encore aujourd'hui manuscrite dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de la reine Christine.

et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Le même Père ajoute que l'édition de saint Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des falsifications reprochées à Aquila, etc., et qu'en conséquence on l'appelait souvent, dans un sens absolu, la Bible des Septante ou la *Version commune*. Voir saint Jérôme, *praefat. in Paralip.in explic. Daniel et ep. ad Suniam et Fretelam*. Euthymius dit encore que l'édition corrigée par saint Lucien était conforme au texte des Septante et qu'on n'y lisait aucun passage interpolé. Tout le monde convient aujourd'hui, comme l'observe le savant Kennicott, en parlant de l'édition de saint Lucien, qu'elle a plus de conformité qu'aucune autre avec le vrai texte des Septante, qui est la version commune; aussi les critiques mesurent-ils l'estime qu'on doit faire d'un Ms. des Septante, sur le plus ou moins de conformité qu'il a avec l'édition de saint Lucien.

C'est ici le lieu de dire un mot des deux célèbres Mss. grecs du Vatican et d'Alexandrie, dont le dernier se garde dans le Musée britannique. Ce sont les plus anciens que l'on connaisse, puisqu'on les croit du 5<sup>e</sup> siècle. Le premier fut imprimé en 1587, mais avec des corrections faites d'après d'autres Mss. Cette édition est connue sous le nom de Sixtine. Lorsque Grabe publia le Ms. d'Alexandrie, il y fit aussi des corrections. Il est certain que les Mss. du Vatican et d'Alexandrie suivent en beaucoup d'endroits des versions différentes. Le second, comme l'a remarqué le P. Montfaucon, s'accorde souvent avec les Hexaples, au lieu que le premier les suit rarement. La même remarque a été faite par Grabe, et par Blanchini. Ce dernier a cité quarante-six exemples pour prouver que le Ms. du Vatican est le plus conforme à l'édition de saint Lucien; aussi plusieurs savants lui ont-ils donné la préférence sur celui d'Alexandrie.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 1 (le 7 janvier)  
Pages 185-187